

Janvier 2002

Cher Jean-Hubert,



Depuis notre dernière rencontre à Düsseldorf, la nouvelle année a commencé. J'espère que vous l'avez bien démarrée à Paris. Pour moi, elle a débuté dans la bonne humeur à Berne. Cependant, les questions de l'exil, d'un lieu étranger pour travailler – choisi de plein gré – et bien sûr celles du quotidien ne me quittent pas. Ce qui m'intéresse en particulier, c'est la perception du lieu étranger dans la création artistique. Au sein de l'exposition « La Salle du monde – Exil » au musée Zadkine, je vais présenter de nouvelles œuvres qui abordent ce sujet très personnel aussi. Tu connais toi aussi certainement cette sensation, empreinte de notre propre image de l'étranger, mêlée à l'expérience et à la perception du lieu étranger. N'est-ce pas cette tension fascinante qui nous pousse à réfléchir à d'autres cultures, à y travailler et à y vivre ? Je suis toujours surpris de constater l'attraction qu'exerce sur moi la prise de vue instantanée de « l'étranger ». Il s'agit d'une perception de l'étranger, qui ne se montre pas comme une photo identique à la réalité. Au contraire, elle se présente comme une superposition d'images multiples, même si, au premier abord, elle est facilement perceptible. Les photos que je vais présenter dans cette exposition ont été réalisées dans cet esprit à Cuba et en Martinique. L'exil dans un lieu déterminé comme processus volontaire d'évolution artistique, qui a certainement joué un rôle important pour Ossip Zadkine en 1909 dans son choix de Paris, n'a plus le même sens aujourd'hui. De nos jours, nous vivons et travaillons dans des lieux différents et dans cette vie nomade, je me sens presque plus en exil lorsque j'arrive à Berlin, à Berne ou à Paris. Je ne sais pas comment tu le ressens, toi, mais je me demande si se sentir étranger n'est pas en soi l'inspiration. Le fait d'être étranger, la curiosité et la recherche de l'expression artistique me semblent particulièrement stimulants. Ou alors, cette forme d'exil est-elle la recherche du lieu propre à soi ? Ce qui appuierait la thèse selon laquelle les artistes puisent leur inspiration dans un certain déficit personnel. L'art y gagne peut-être sa magnifique subjectivité.

Cher Jean-Hubert, je me réjouis de te lire,

Amicalement

Raoul Marek

Février 2002

Cher Raoul,



Ta réflexion sur l'exil est symptomatique d'un phénomène que je ressens comme essentiel dans la vie artistique depuis une quinzaine d'années : les artistes plasticiens sont devenus des saltimbanques. Leur vie se rapproche de plus en plus de celle des forains ou des artistes du spectacle. Autrefois confinés dans le cocon de l'atelier, ils envoyaient leurs œuvres s'exposer de par le monde. Ils sont aujourd'hui forcés de s'exposer ou au moins de se déplacer sur les lieux de l'exposition au nom de la nécessité neuve de l'adéquation de l'œuvre au lieu. Installations et œuvres in situ ne peuvent se passer de leur présence. L'un des résultats, avec la multiplication des biennales et grandes expositions collectives, est que les cénacles de discussions pointues où se confrontent les états les plus avancés de la réflexion artistique ne sont plus les cafés de Paris ou les galeries de New York mais, bien plus, les dîners pendant les périodes d'installation précédant les vernissages des biennales dans le monde entier. La plupart des artistes font alors des efforts pour extraire de ces lieux d'accueil quelques accents ou quelques traits spécifiques qui leur permettent de s'assurer qu'ils ne sont pas dans un *no man's land*. Toujours obligés d'éviter les écueils de l'exotisme et du stéréotype, ils sont ballottés dans des mondes urbains très ressemblants, tous les sens à l'affût, pour capter quelques images ou sensations caractéristiques. Les objets et les situations les plus triviales peuvent par ce biais devenir éclairantes, une fois extraits et mis en valeur par un artiste. Le sentiment d'apesanteur que confèrent les voyages en avion favorise en outre une circulation accélérée des idées. Le vol met pendant quelques heures à l'abri d'innombrables sollicitations sensorielles. La communication y est réduite et la pensée flotte entre deux eaux, prête aux enchaînements et aux connections les plus inattendues. Picabia disait : « Il faut être nomade, traverser les idées comme on traverse le pays et les villes. » Une fois revenu au sol, c'est la très grande disponibilité du regard qui me frappe quand d'autres véhicules de la communication sont caduques. Beaucoup d'artistes étrangers vivaient autrefois à Montparnasse sans parler le français. Les Russes, par exemple, se retrouvaient entre eux et ne maîtrisaient que quelques mots de français. J'ai toujours été persuadé que ce mutisme obligé renforçait la perception et la sensibilité des autres sens, le visuel en particulier. Dans la manière d'aborder une ville étrangère et une autre culture, il y a toujours une part de vérification des images déjà connues et des stéréotypes. Les rencontres particulières contredisent alors souvent les clichés. Le plus difficile reste toujours de résister à la pente fatidique de la généralisation à partir de quelques brèves rencontres lors d'un court séjour. Mais on doit reconnaître inversement que quelques « rencontres avec des hommes remarquables » (Peter Brook) peuvent, par le biais des sensations et des émotions, rendre une culture limpide et remplacer avantageusement de longues explications rationnelles. Pour être prêt à ce type de rencontres, sans doute faut-il être soi-même, sûr de son identité, ce qui ne veut pas dire être ancré dans une pensée unique et monolithique. Il n'est que de penser aux innombrables individus dans le monde qui sont bilingues ou qui sont même obligés de maîtriser plus de deux langues. Je suis sûr que ce biculturalisme tend très fortement vers l'ouverture et la relativité. Dans les échanges, rien n'est plus important dans la relation aux autres que ce sentiment de relativité de soi, de l'éducation et des certitudes acquises. Les artistes éprouvent très fort ce sentiment d'étrangeté par rapport à leur environnement, puisque, à l'origine de leur attitude, se dresse le questionnement des usages et des conventions. On peut parler d'un exotisme intérieur. Terminons avec un autre aphorisme de Picabia : « Il faut traverser la vie rouge ou bleu, tout nu avec une musique de pêcheur subtil, prêt à l'extrême pour la fête. »

Ciao

Jean-Hubert Martin